

Vagabondages

Revue de poésie N° 13 novembre 1979 15F

Clair obscur

Mario
Prassinos
Victor Hugo

Vagabondages

N° 13 Novembre 1979

Paris-Poète

Paris-poète

Association Loi 1901

Secrétaire générale :

Anne Gallimard

Attachée de presse :

Ariane Fasquelle

Réalisation :

Atelier Marcel Jullian

Direction artistique :

Atelier Pascal Vercken

ont collaboré

Gabrielle Althen

Antoine Audouard

Guy Brouty

Belhassen Hadfi

Denise Le Dantec

Francine de Martinoir

Jean-Michel Maulpoix

Mario Prassinis

Nadine Springora

Josy Vercken

Avec le patronage

de la ville de Paris

Vagabondages

3, rue Séguier 75006 Paris

634.15.16

Abonnement

10 numéros par an, 140 F

Si, malgré nos efforts, nous n'avions pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droit des poèmes reproduits dans ce numéro, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec la Rédaction.

© 1979, Atelier Marcel Jullian/ISSN 0153-9620

Vagabondages

Associer Clair Obscur et Victor Hugo et placer le tout sous l'œil d'un peintre qui a de l'oreille, c'est le propos de ce treizième numéro, offert au bon vent de la chance, bien entendu.

D'abord, convient-il de donner des nouvelles de nous-mêmes à nous-mêmes. Vagabondages se porte bien, osons le dire, pour une revue poétique, genre — on le sait — le plus décrié des services commerciaux, des organismes de diffusion, et condamné à la piété, voire à la pitié des critiques littéraires — que nous remercions ici. Ainsi que la Ville de Paris qui nous apporte son aide et son aide seule. Nous nous proposons dans l'avenir de resserrer les liens avec nos adhérents et d'accroître les services et informations que nous leur fournissons. A la demande de plusieurs d'entre eux, nous étudions la possibilité d'inclure, régulièrement, dans la revue, la liste des libraires ou dépositaires de presse chez qui ils seront assurés de trouver Vagabondages. Dans trop de lettres, encore, on se plaint d'avoir grand mal à nous trouver.

Mais revenons à la poésie. Ce treizième numéro a pour particularité d'être consacré à un monument public : Victorugo comme se plait à l'orthographe, en souvenir de sa jeunesse, Mario Prassinos. Rien de plus vaste. De Victor Hugo, hélas ! au Corbillard des Pauvres en passant par Gavroche et Océano Nox. C'était si énorme, si évident, si implacablement nécessaire qu'on aurait très bien pu l'oublier. Grâce soient donc rendues à un peintre. Il eut l'idée d'allier Hugo et le clair-obscur.

« Dans le frais clair-obscur du soir charmant qui tombe... » C'est là milieu naturel pour le poète de l'affrontement, des nuées, des orages, de L'Art d'être grand-père aux Châtiments. Beau voyage donc, de l'ombre à la lumière, avec Victorugo.

M. J.

P.S. Encore un mot, pour dire la joie que nous éprouvons à apprendre que Charles Le Quintrec (éditorialiste de notre numéro 10, consacré à la Mer et à Tristan Corbière) vient de se voir décerner le grand prix 1979 des Écrivains bretons pour son anthologie « Les Grandes heures littéraires de la Bretagne » (Éditions Ouest-France).

Vagabondages

N° 13

Mario Prassinos *page 7*

Poème au pluriel *page 27*

Poésies en fleurs *page 65*

Alain Bosquet *page 77*

Nouvelles de
la poésie *page 85*

Victor Hugo *page 93*

Jeux poétiques *page 131*

Editorial
Mario
Prassinos

Le clair et l'obscur

Un temps j'ai habité avenue Victor Hugo (pas à Paris). J'avais appris par cœur le numéro et le nom de l'avenue, celui de la ville et du département, et le nom du personnage, anonyme d'abord, pour moi (avec une référence pourtant à ma mère qui s'appelait Victorine) a fait alors partie de mon identité. J'avais huit ans : Prassinos Mario 38 avenue Victorugo Nanterren. J'allais à l'école. C'est là que Victorugo-Avenue est devenu, un jour, Victor Hugo-poète. (*Mon père, ce héros...* — des plaisantins disaient : *ce zéro*, impressionnant blasphème !) Mon père aimait Hugo et Baudelaire. Ces noms sonnaient fort au long des disputes avec Prétextat¹ qui penchait, lui, pour l'abbé Dellile, Albert Samain et Jean Aicart (*Boulan-ger tu pétris la pâte...*). Baudelaire n'était pas encore lavé à ses yeux du soupçon de pornographie (d'ailleurs il ne l'avait pas lu) et Victor Hugo, un socialiste, un communard malgré les Funérailles Nationales, le Panthéon, les noms d'avenues, de places et de boulevards, il l'accu-

1. Voir « *Les Prétextats* » Gallimard 1973.

sait d'une « outrance » qui l'horrifiait, lui, Prétextat, tranquille amateur de médiocrité. Il le connaissait, V.H., mieux que personne : dans sa jeunesse, il allait, le dimanche, av. d'Eylau, sur le parcours de la promenade du poète, saluer le petit vieillard courtois. Celui-ci soulevait son chapeau et répondait poliment. La politesse fut sans doute la seule qualité que P. reconnût jamais à V.H.

V.H. ombre fastueuse (qui) gêne encore aujourd'hui quelques pissenlits, a dit Léon-Paul Fargue qui lui aussi se rappelle avoir vu passer le poète. Pissenlit-Prétextat était assez vieux pour avoir adopté les haines entretenues contre V.H. : *Aux petits incidents, il faut s'habituer. Hier on est venu chez moi pour me tuer.* (« La tranquillité publique est menacée par la présence de Victor Hugo sur le territoire belge », 1871.) *Après la police sourde, la justice aveugle.*

A la fin de l'année scolaire, je fus récompensé par un prix, objet d'aspect luxueux, guilloché et doré (on disait : sur tranche). Un livre rouge et or, enrichi d'un ruban de satin cramoisi gracieusement noué en un nœud élégant, intitulé *Un ancêtre de Gavroche* (l'auteur est retourné à l'oubli). Gavroche, un nom familier. Il y avait sur le mur de la salle à manger un portrait de moi à quatre ans, œuvre de mon père. J'y étais vêtu d'un tricot trop grand. Mon pantalon tombait, retenu par une seule bretelle. Une mèche sur l'œil, j'y montrais un air narquois et mes mains sur mes hanches indiquaient assez, je pense, ma nature frondeuse, insolente,



Gavroche à onze ans

Plume

H. 0,32 × L. 0,23

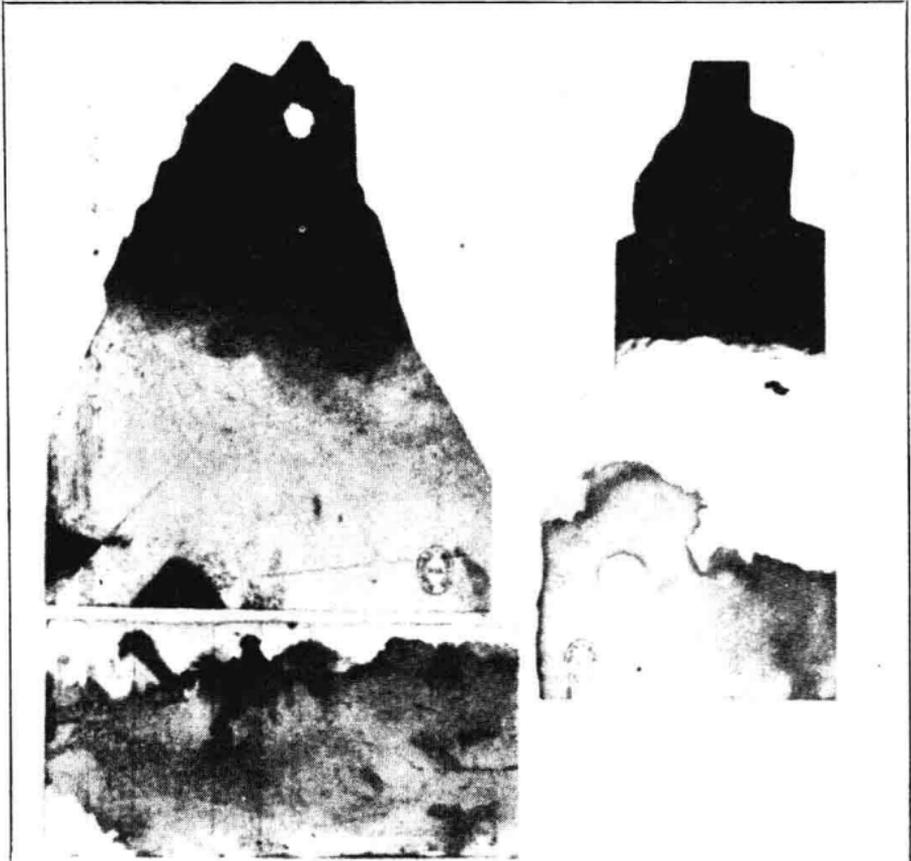
« C'était un garçon bruyant, blême, leste,
éveillé, goguenard, à l'air vivace et maladif. »

Maison de Victor Hugo

indomptable et gouailleuse. Cette composition de genre me représentait « déguisé » en Gavroche. C'était flatté : j'étais un petit garçon plutôt timoré. Si forte pourtant est la puissance des images que je me sentais un peu Gavroche, quand même. Je m'intéressais donc fortement, d'abord, à cet « Ancêtre ». C'était une histoire de capes, d'épées et de mousquetaires. (En ai-je assez dessiné, des mousquetaires !...) Les événements de la Fronde y remplaçaient ceux qui suivirent, deux siècles plus tard, l'enterrement du général Lamarque. Les Barricades et Gavroche donnaient le ton. Je ne connus Gavroche, le Vrai, que plus tard dans l'édition populaire des *Misérables*, cinq volumes reliés de toile rouge à dos de cuir bordeaux, abondamment illustrés par messieurs Bayard, de Neuville, Brion, J.P. Laurens, Morin, Adrien Marie, Scott, Valnay, Vogel, et V.H. lui-même dont l'étonnant portrait de Gavroche fait penser à un Rimbaud ricanant. L'Ancêtre Frondeur et le Portrait de Genre m'ont ainsi mené à la lecture de cinq volumes de grand format. J'ai peut-être seulement, au début, regardé les images. Je ne me souviens pas de ma première lecture. J'ai dû passer les heures des après-midi vides de l'enfance à en tourner les pages. Les artistes-illustrateurs mentionnés plus haut me sont aussi familiers que les grands noms de l'art. Je suis certain qu'ils ont eu sur le mien, d'art, une influence sournoise et bénéfique. C'est grâce à eux en tous cas que j'ai lu, par bribes d'abord, puis passionnément, Shakespeare dans une édition de la même époque,

pleine d'images de sang et de mort, de ricanelements et de vociférations. Et les *Travailleurs de la Mer* (le V.H. et la Mer !) illustrés par Chiffert. Et *Les Châtiments*, frontispice de Daumier. Et *L'Homme qui Rit*. Et *Quatre-Vingt-Treize*. Et *Notre-Dame de Paris...* Et *Bug-Jargal*. Et *Han d'Islande*. Il ne faut pas dire du mal des Bandes Dessinées. Nous aimons les images, nous aimons d'abord les images. J'y mêlais Jules Verne. Il n'y a pas de sacrilège. Ça se ressemble assez. Je n'avais pas encore étudié l'Histoire de la Littérature Française. Je lisais aussi Arnould Galopin, Michel Zevaco, Paul Féval (fils)... J'étais un lecteur libre.

V.H., Montreur d'Images Nocturnes, quand il se dit pensif, quand il songe, il regarde (*Dessiné sans lumière à cinq heures du soir ; ce que je vois sur le mur*). Et je rêvais aussi devant quelques reproductions que je possédais alors de ses visions. Plus tard on connaîtra de lui les moindres griffonnages quand on aura découvert qu'il aurait pu être aussi un peintre « en avance sur son temps », *moderne*. Et de s'extasier sur les taches interprétées, les empreintes de doigt ou de dentelle, les pochoirs. Et le marc de café et le café au lait et le brou de noix !... *du crayon, du fusain, de la sépia, du charbon, de la suie et toutes sortes de mixtures bizarres...* Tout cela, comme chacun devrait le savoir, n'étant pas plus *moderne* ou *actuel* que n'importe quoi d'autre. L'appauvrissement du sens est tel, de nos jours, qu'on confond le matériau et l'esprit. Hugo savait que l'image n'est pas



1. Deux découpages (papiers noircis et découpés, sur une feuille $0,23 \times 0,36$).
Le découpage en haut à gauche est à rapprocher des dessins 2, 3 et 4.

dans la tête. Elle est dans l'encre et dans le papier. Il faut l'en extraire, non l'y déposer. Les taches, les brûlures, les empreintes sont (entre autres) des techniques d'extraction. Par elles l'image est révélée, elle vient, comme les textes spirites, de l'autre côté de la Nuit. Théophile Gautier fut témoin de la *transformation d'une tache d'encre ou de café en paysage*,



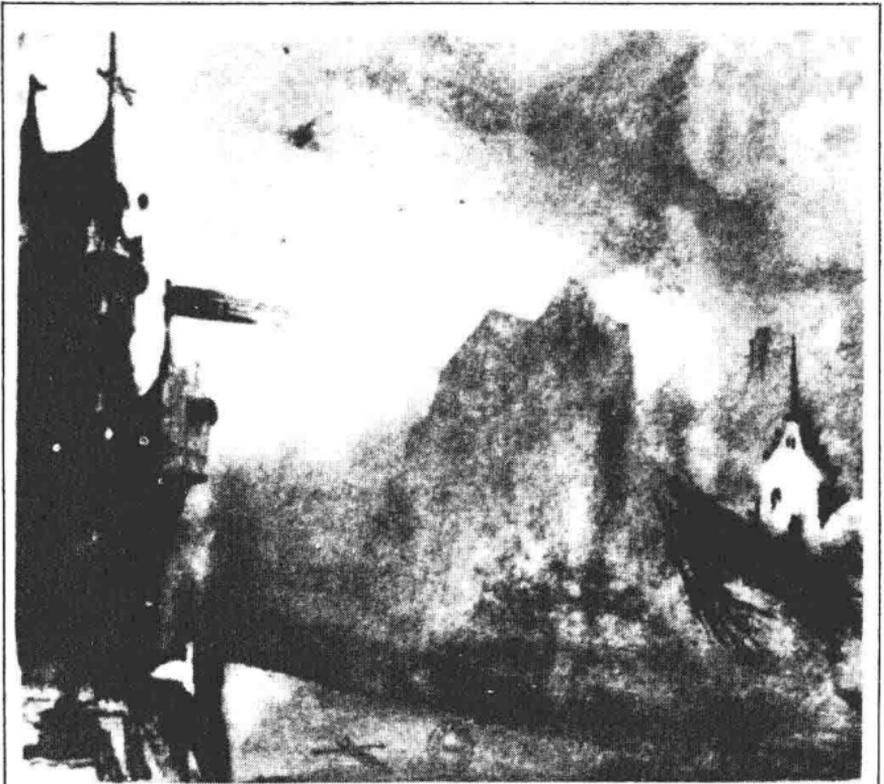
2. *L'Hermitage-Jersey* (encre, lavis de sépia et crayon).

en château, en marine, par ce Voyant Attentif, ce Rêveur d'Encre et de Salive mêlées sur papier sali, brûlé, déchiré et recollé, utilisant tout cela parce que c'était cela qu'il avait sous la main et que le génie consiste à faire avec ce qu'on a. Gaétan Picon le compare judicieusement à



3. *Souvenir de Suisse (lavis de sépia, gouache et crayon sauce).*

Paul Klee. La même clairvoyance, la même générosité à montrer ce qui, aux autres, les aveugles, est invisible et caché. Je me nourrissais donc, enfant, de ces conquêtes sur l'informe, villes imaginaires, rocs prodigieux, ruines ou montagnes émergeant des solitudes sombres familières à ce Voyageur de la Nuit,



4. *Burg et Montagne* (lavis et aquarelle, usage d'un pochoir).

à cet Aventurier du Voyage Intérieur, l'Homme du Noir et du Blanc, de la Lumière et de l'Ombre, des Clartés et des Ténèbres, du Sombre et de l'Étoilé. A-t-il insidieusement, généreusement, dirigé mon destin et est-ce un hasard si je fus si tôt attiré par le Blanc et le Noir, le Clair et l'Obscur, le dessin à l'encre et la gravure? Est-ce lui qui m'a lentement poussé, dès l'avenue Victorugonantersen, vers ces frontières-là, grands espaces du rêve et de la peur? Quand je rentrais de l'école, les soirs d'hiver,